

Désir et masochisme fondamental

Giornate di studio sul seminario
" Le désir et son interpretation" di J. Lacan
Chambery 25-26 Aprile 2017

Pourquoi travailler le concept de masochisme avec celui de désir ? En premier lieu parce c'est Lacan lui-même qui le fait dans le séminaire qui est à l'étude dans ces journées, et aussi parce que dans beaucoup d'autres moments de son enseignement Lacan souligne leur distinction voire leur antinomie. Dans ce séminaire c'est plutôt leur dialectique qui est explorée : le masochisme nous est précieux pour éclairer la question du désir.

En préalable il faut rappeler que, à la distinction freudienne entre masochisme érogène, féminin et moral Lacan a rajouté – et il la souligne avec force- la distinction entre masochisme névrotique et masochisme pervers. Ce n'est pas que Freud les confondait mais Lacan théorise cette distinction et insiste sur la différence entre fantasme névrotique et scénario pervers. Il veut préciser aussi quel est le but du masochiste : pas celui de souffrir - thèse parfois soutenue même à l'intérieur de la doctrine psychanalytique - mais celui de provoquer l'angoisse de l'Autre, du tiers ; les perversions nous enseignent sur ce point. Ce n'est pas seulement dans la névrose que l'on est trois, dans la perversion aussi on est trois, nous dit Lacan. Provoquer l'angoisse de l'Autre signifie aussi avoir comme visée son désir, angoisse et désir étant strictement liés et l'angoisse étant un signal de la proximité du désir. L'angoisse, comme le dit Lacan par un de ses aphorismes, c'est un affect qui ne trompe pas.

Il y a encore une raison pour laquelle, à mon avis, Lacan différencie structure perverse et structure névrotique : c'est qu'aujourd'hui, comme nous l'a rappelé plusieurs fois monsieur Hiltenbrand, les pervers ont presque disparu à cause de faiblesse de l'interdiction et de la loi. La perversion est presque inexistante parce qu'il n'y a plus de loi à défier ou à transgresser ; du point de vue clinique la perversion n'est donc pas une catégorie nosologique importante. Et, d'autre part, les pervers en général ne formulent pas de demande d'analyse, ils n'arrivent que très rarement chez l'analyste, occupés comme il sont par la jouissance que leur procure la mise en place de leur scénario.

Au début du siècle dernier, en Italie, il y avait beaucoup d'études sur les perversions. On pouvait les étudier à partir de leurs conséquences judiciaires, c'est à dire quand des actes contre la loi étaient commis et qu'ils étaient dénoncés à la police. J'ai trouvé dans le marché aux puces plusieurs livres sur les perversions sexuelles.

La perversion, Lacan l'affirme justement dans ce séminaire, est une catégorie nosologique qui n'a plus beaucoup d'importance.

Les textes de Sacher Masoch ou du Marquis De Sade ont leur intérêt, par conséquent, bien plus pour éclairer les névroses plutôt que les perversions. Le scénario pervers nous enseigne surtout sur le fantasme névrotique. C'est ce point qui est d'un intérêt central pour l'analyste et c'est la raison pour laquelle Lacan va l'examiner dans la leçon du 7 Janvier 1959.

Dans cette leçon le masochisme lui permet d'illustrer l'introduction dans son discours de la formule du fantasme et de l'invention de l'objet a, dans la mesure où tout désir s'inscrit dans le fantasme et où le fantasme constitue le support du désir. Il examine ici – mais ce n'est pas le seul moment, il y revient à plusieurs reprises dans son séminaire - ce qu'il appelle « le fantasme de fantasmes », le fantasme fondamental que Freud décrit dans « On bat un enfant » et par rapport auquel tout ce qui a été écrit après ne sont que des bribes « bruscolini ».

Ce fantasme est un fantasme masochiste. Pour pouvoir désirer il faut passer par ce fantasme. C'est un passage nécessaire.

Je veux l'illustrer par un souvenir d'enfance dans lequel l'instrument de la baguette, de la verge, joue sa fonction, celle d'être la métonymie du phallus.

C'était à l'école primaire, la quatrième année de l'école, dans un village du Sud d'Italie. Il n'y avait qu'une seule maîtresse à l'époque. Elle était donc la seule, la Une. La plupart de ses élèves et de leurs parents avaient pour elle beaucoup d'estime et de respect. Il ne lui était pas nécessaire de crier ou de mettre des mauvaises notes pour obtenir la discipline nécessaire au travail scolaire. Quelque fois, peut être que cela n'est arrivé qu'une seule fois mais c'est une fois qui est restée bien vivante dans le souvenir, les élèves faisaient du bruit à l'entrée de l'école. Elle a alors demandé à ses élèves de mettre leur main droite sur le bureau pour qu'elle puisse la taper par des petits coups de verge (baguette) symboliques (la maîtresse comme la fée à toujours une verge/phallus à sa disposition). La punition, symbolique et rituelle, consistait en cinq coups, très légers, pour les fillettes et dix coups pour les garçons ; ça marquait déjà la différence sexuelle et, avec elle, le poids différent de la transgression chez les filles et chez les garçons. Comme la transgression a toujours à voir avec le désir, l'équation par conséquent pour la fillette signifiait : plus de transgression, plus de désir.

Ce qui frappe, dans le récit, c'est la fonction de la baguette, fonction éminemment symbolique.

Dans l'histoire de l'humanité, nous rappelle Lacan, le phallus est un signifiant présent à l'origine, il est à la base des liens sociaux : quand les hommes arrivent quelque part où que ce soit, ils mettent toujours en place une prison et un bordel, c'est à dire des lieux où circule le désir. Ce sont des lieux organisés par le même signifiant, phallique, qui les anime.

Dans le récit du souvenir d'enfance la maîtresse indiquait que les garçons ont droit de désirer/transgresser plus que les filles. Faire du bruit et subir la punition c'était être reconnu comme désirant. Les filles n'avaient droit qu'à la moitié des coups de baguette ; ce qui était quand même une inclusion dans le symbolique. Elles avaient droit aux coups de baguette même si elles n'avaient pas fait de bruit et qu'elles étaient des bonnes élèves conformément à la demande de l'Autre social.

Dans « « Un enfant est battu » Freud souligne la fonction du schlag, du coup qui tombe sur le sujet pour le diviser, qui lui fait ressentir un manque qui va le pousser à désirer. La barre qui tombe sur le sujet est le signifiant phallique.

Lacan veut isoler la fonction privilégiée du phallus. **C'est là qu'il va situer le passage de la demande au désir. C'est le point épineux de la cure.** Comment l'analyste peut-il favoriser le passage de la demande au désir ? Par l'interprétation, répond Lacan.

L'interprétation, ça sert à ça. Elle va dans le sens de soutenir les vœux, (« voto » en italien c'est aussi la note qu'on donne à l'école pour donner une évaluation aux élèves. « Voto » renvoie donc aussi bien à la demande qu'au désir de l'Autre. La pluralité des significations du mot renvoie au lien qu'il y a entre désir et demande).

L'interprétation doit donc aider le sujet à reconnaître les signifiants inconscients de sa demande et à les faire passer au niveau du votif.

« Ce qui est de l'ordre du votif est formulé dans le registre de la demande. On retrouve toujours la même structure » (p.162)

Le passage de la demande au désir est très difficile. Lacan rappelle à ce propos, l'affirmation de Jones : le sujet doit choisir entre l'inceste et son sexe, ou bien l'un ou bien l'autre.

Ce sont des indications générales que Lacan donne à ses élèves pour les introduire à la « commune mesure » de la structuration du désir. Le désir se structure à partir de la prise des éléments imaginaires dans les jeux des signifiants. Ce jeu se joue entre la demande et le vœu, entre le votif et le quésitif.

On pourrait donc affirmer que la demande qui interroge, qui se mêle au vœu, qui est une ébauche de désir, n'a pas le même statut que la demande rigide, fixée à un certain stade. Il s'agit plutôt d'une demande dynamique, accrochée à des signifiants extraits du discours de celui qui parle. Ce processus

s'accomplit, si on a de la chance, pendant l'analyse. Il peut y avoir des cas où la remobilisation de la demande et sa transformation a des limites ; par exemple, dans le cas d'une très forte fixation orale. Dans ce cas là l'analyse ne peut progresser que jusqu'à un certain point.

Avant de poursuivre sa lecture de « On bat un enfant », Lacan veut montrer à ses élèves comment traduire dans la pratique ce qu'il est en train de développer sur le plan théorique. « On bat un enfant » ce n'est pas un fantasme qu'on retrouve tel quel aujourd'hui ; les enfants ne sont plus battus, et surtout il n'y plus de figure d'autorité autorisée à le faire. Pourtant ce fantasme est bien présent dans la cure.

On rencontre une position masochiste différente à chaque étape du fantasme.

« Un enfant est battu », première version du fantasme, isole le petit rival du sujet, qui est un objet maltraité, dévalorisé symboliquement. Il est l'objet d'une injure narcissique totale, la haine du père qui le bat vise son être.

Cette position d'objet qui chute, position d'objet refusé, donc d'objet a, est, dans d'autres passages de Lacan, ce à quoi se réduit le masochiste pervers. Il jouit à cause de cette position, tout à fait érotisée. Sa visée n'est pourtant pas, on l'a déjà souligné, celle d'obtenir sa propre jouissance mais de susciter l'angoisse de l'Autre. Le masochiste se présente devant l'Autre comme une victime douée d'une capacité de souffrance sans limite, capable de supporter n'importe quelle douleur, physique ou morale. La deuxième étape, l'étape inconsciente, mon père me bat, est assimilée par Lacan au **masochisme primordial** ; Freud l'appelle plutôt masochisme « originaire » et il le met en relation avec la détresse du nourrisson, Hilflosigkeit, avec l'être sans aucun secours, selon la traduction de Lacan.

Lacan souligne le « quelque chose d'essentiel (qui) s'est passé entre la première et la seconde étape » (p152 version Miller) : le petit rival est « précipité de sa dignité de sujet ». Cette chute est en fait interprétée comme : « être reconnu dans son être ». Le petit rival est annulé comme sujet par le coup mais il est, en même temps, reconnu. C'est en tant que annulé, aboli, qu'il peut émettre des vœux » (p.153) Il y a ici passage à la deuxième phase.

Toute la phénoménologie du masochisme, les livres, les romans etc. ne font qu'illustrer cette position d'assujettissement total. Lacan aime bien évoquer la figure du chien maltraité, abandonné, rejeté ; en effet le chien est un animal hautement humanisé et auquel on s'identifie.

On pourrait dire alors, à propos du souvenir d'enfance que j'ai rapporté, que si les filles avaient droit à la moitié des coups ça signifiait qu'elles n'étaient des sujets qu'à moitié, pas toutes dans le symbolique ; pas toutes avec un désir à elles ? La question s'était posée dans ces termes à celle qui m'avait rapporté ce souvenir.

La condition du désir pour le sujet réside donc dans sa propre abolition subjective et cette abolition fait entrer le sujet dans l'équilibre de sa position de sujet barré, en tant que barré. Combien d'années d'analyse nous faut-il pour mettre en place la barre, pour permettre à un sujet de trouver son point d'équilibre ?

Même dans la troisième phase la position du sujet est encore dans l'oscillation.

La troisième phase du fantasme, « On bat un enfant », a une coloration plutôt sadique car le sujet qui le construit assiste, d'une certaine manière, à la scène ; l'affect, nous fait remarquer Lacan, est porté sur la position d'attente de celui qui est en train de recevoir les coups sans savoir ni combien il va en recevoir ni comment il va les recevoir.

Au cinéma on a beaucoup exploité la fascination de cette attente : ne pas savoir comment on va être aboli. C'est cette attente qui nous a été montrée à la télé, par exemple, dans les scènes où les djihadistes montraient leurs prisonniers dans l'attente d'être décapités. On ne savait pas combien de temps l'attente allait durer. Les djihadistes avaient bien compris que l'angoisse, ils pouvaient la produire dans leurs images en menaçant leurs prisonniers quand ils étaient encore vivants. Subtilité de la distinction freudienne entre Abwarten (subir) et Erwarten (s'attendre à). Nous, les spectateurs des otages menacés à genoux, étions identifiés aux victimes, angoissés par leur angoisse de ne pas savoir

quand et comment ils allaient être tués.

Dans le fantasme sadique, troisième étape du fantasme, l'affect est attaché aux victimes et le sujet, nous dit Lacan, est plutôt « identique » à l'instrument, au signifiant phallique qui donne le coup : le sujet n'est pas encore du côté de \$, et pas encore du côté de a (solution perverse).

On voit donc ici que le fantasme masochiste par excellence, le « fantasme des fantasmes » introduit par Freud, c'est ce qui permet au sujet de trouver sa place dans le symbolique. En même temps il nous indique les coordonnées essentielles de la dialectique du désir.